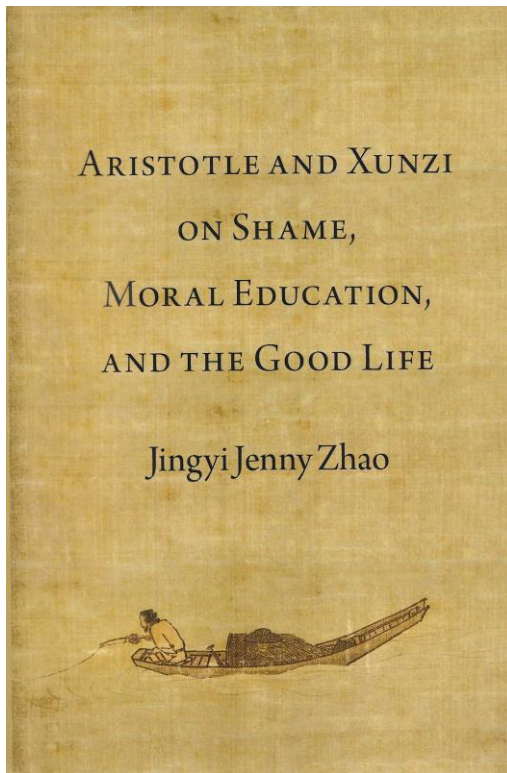


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommage déposé lors de la séance du 6 juin 2025

Le Président Franciscus VERELLEN, avec les observations complémentaires de Carlos LÉVY



« Nous avons l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son éditeur, l'ouvrage *Aristotle and Xunzi on shame, moral education, and the good life*, par Jingyi Jenny Zhao, paru dans la collection « Emotions of the Past », Oxford et New York, Oxford University Press (OUP), 2024, 178 p.

En dépit de l'intérêt certain porté à l'histoire des émotions, les études interculturelles fouillées sur les émotions ne sont pas légion. En abordant Aristote (384-322 av. J.-C.) et Xunzi (310-235 av. J.-C.) dans la collection « Les Émotions dans le monde prémoderne » de la OUP et en comparant leurs conceptions respectives de la honte, l'auteur attire notre attention sur la place notable qu'occupent les émotions dans la pensée éthique de l'antiquité, en Chine comme en Grèce. La honte est une « émotion sociale », une expérience reflétant l'adhésion de l'individu à un code de conduite sociale. Aristote traite des émotions dans ses écrits non seulement relatifs à l'éthique

mais aussi à la rhétorique et la politique. Xunzi, l'un des penseurs les plus féconds de la tradition confucéenne, scrute les émotions comme un élément de la nature humaine, inné mais susceptible d'être régulé par l'éducation, les rituels et la musique.

L'auteur de cette étude originale, Jingyi Jenny Zhao, Needham Fellow à Clare Hall, université de Cambridge, a pour maître Geoffrey Lloyd, Professeur émérite en sciences et philosophie de l'Antiquité à Cambridge, l'un des pionniers des études gréco-chinoises. Zhao situe d'abord Aristote et Xunzi dans leurs milieux socio-historiques et intellectuels respectifs (chapitre premier). Le philosophe macédonien, métèque à Athènes, s'adresse à des élites civiques ainsi qu'aux hommes d'État. Celui de la Chine des Royaumes combattants tardifs, itinérant, conseille successivement les princes de plusieurs cours féodales. Alors que pour Xunzi le modèle du monarque universel, fils du Ciel, est axiomatique, pour Aristote, le débat sur la constitution de l'État est ouvert. Pour l'un et l'autre, éthique et politique sont indissociables, et la rhétorique y occupe une place centrale. Chez Xunzi, outre la validité de l'argument, c'est l'autorité morale de l'orateur qui rend un discours persuasif ; selon Aristote, l'orateur doit de surcroît comprendre l'émotion de son auditoire et s'en saisir comme un véhicule de persuasion.

Le chapitre 2 ouvre sur une discussion de la place des émotions (*pathē / qing*) dans les deux systèmes de pensée, puis dresse un cadre conceptuel des idées relatives à la honte chez Aristote comme chez Xunzi. Les termes clés chez Aristote sont *aidōs* (pudeur) et *aischunē* (honte), chez Xunzi *ru* (honte), *xiu* (pudeur) et *chi* (conscience morale). La notion de « face » (*lian*), souvent considérée comme un élément important des relations sociales chinoises, qualifiant la Chine parfois de « culture de la honte », existe à l'époque des Royaumes combattants mais est moins courante que les termes *ru*, « outrage », et son antonyme *rong*, « gloire ». Les termes *xiu* et *chi* signifient en outre « sentiment de honte » et « considérer comme honteux ».

Le chapitre 3 s'intéresse à la nature humaine et à ce qui distingue les êtres humains des animaux et autres êtres vivants. Selon la célèbre expression d'Aristote, l'homme est un animal politique, *politikon zōon*. D'après Xunzi, l'être humain se distingue des animaux par sa capacité à constituer des communautés (*qun*), à pratiquer des distinctions (*fēn*) et à se soumettre aux règles de bienséance sociale (*yì*). Aristote et Xunzi s'accordent sur la perception que le discernement est propre aux êtres humains. Pour Aristote, le discernement se déploie au moyen du *logos* (discours raisonné), pour Xunzi du *bian* (argument discriminant). Les deux philosophes considèrent l'éducation morale comme le vecteur principal de la réalisation du potentiel humain et, dans ce contexte, attribuent à la honte une fonction structurante de l'identité humaine.

Le quatrième chapitre examine le rôle de la honte dans le cheminement des êtres humains vers la vertu morale. Aristote et Xunzi emploient tous deux la métaphore du « façonnage de bois tordu » pour décrire l'œuvre de l'éducation morale sur la nature humaine innée. À la différence de Xunzi et ses homologues chinois, Aristote ne pose pas la question de savoir si la nature originale de l'être humain est bonne ou mauvaise mais met en avant le concept de l'« accoutumance », processus requérant à la fois des capacités intellectuelles et morales, comme rectificateur d'une nature humaine encore inachevée. Chez Xunzi la notion de *jiaohua* (transformation intérieure par l'instruction) occupe une place comparable.

Si les hommes sont des êtres sociaux, quel est l'effet de la honte en tant qu'émotion sociale sur la vie communautaire, la solidarité et l'intégration de l'individu dans la société ? Dans le cinquième et dernier chapitre l'auteur se tourne vers ces questions. Le rapport entre éthique et politique chez Aristote est bien connu. De même, la philosophie chinoise tient l'éducation morale comme indissociable de l'art de gouverner. Outre la transformation et l'accoutumance, des instances normatives comme *nomos* (loi, coutume), *li* (rituel) et *fa* (loi, modèle) entrent en jeu. Si le discours des philosophes sur la honte, l'honneur et le déshonneur vise notamment l'éducation morale de l'individu, il est, en définitive, de nature politique.

L'auteur constate en conclusion que le comparatisme pose des défis considérables : en l'occurrence, les termes grecs et chinois ne coïncident pas parfaitement, des stéréotypes opposant une « culture de la honte » dite extrême-orientale à une « culture de la culpabilité » occidentale brouillent notre entendement de la honte. De surcroît, la commensurabilité interculturelle des émotions est a priori discutable. Si les recherches comparatistes n'ont pas vocation à approfondir la science des spécialistes, elles ont néanmoins la capacité appréciable d'affûter leur questionnement par l'examen des antinomies, parfois déroutant. En rapprochant le rapport de l'individu à la société en Grèce et Chine antiques, cet ouvrage fait surgir une convergence frappante entre deux façons d'entrevoir l'émotion de la honte aux extrémités opposées de l'Eurasie, mettant chaque fois la poursuite du bien commun et

de la construction sociale et politique au cœur de la quête du perfectionnement de soi. Pour autant, l'auteur souligne que la Chine -pas plus que la Grèce- n'a connu de pensée unique. Zhuangzi, par exemple, contemporain taoïste d'Aristote et de Xunzi, ne s'intéresse ni à la construction de l'État, ni à l'engagement dans la vie politique, prônant le retrait du monde, s'abstenant de toute différenciation sociale et morale, et de catégorisation des émotions telles l'honneur et la honte.

Observations de Carlos Lévy :

C'est un livre courageux qui entreprend une étude comparative d'œuvres éloignées à la fois linguistiquement, géographiquement et philosophiquement. Comme c'est généralement le cas pour les livres publiés à Oxford, la présentation matérielle est impeccable. On regrettera l'absence d'index locorum, particulièrement utile quand il s'agit d'une étude citant un grand nombre de textes antiques. Par ailleurs, on est en droit de regretter que la bibliographie, très abondante, soit presque exclusivement anglais. Rappelons qu'il existe une prestigieuse tradition française d'études aristotéliennes, avec notamment les travaux de Pierre Aubenque et de Jacques Brunschwig.

Sur un tel sujet la méthodologie est essentielle. On saluera le choix de procéder en délimitant des « clusters », autrement dit des groupes de concepts qui permettent des conclusions moins arbitraires que celles que l'on pourrait tirer de concepts isolés. Pour autant, la généalogie des concepts relatifs à la honte est sommaire, p. 39-40, et rien n'est dit de leur devenir à l'époque du moyen platonisme, qui constituera une période de grand développement pour le concept de honte, notamment avec Philon d'Alexandrie et la connexion entre monothéisme et philosophie. Fidèle à la méthode analytique l'auteur s'en tient à la synchronie du concept dans un espace très strictement délimité. Cela donne des analyses fines de l'*aidôs*, de l'*aischunè*, principaux termes pour désigner la honte, qui grâce à elles se trouve dissociée à juste titre à la fois de la crainte et de la culpabilité.

Finalement, l'aspect le plus convaincant du livre est l'opposition entre Xunzi et Zhuangzi, qui permet de mettre en question tout ce qui de prime abord sépare Xunzi d'Aristote. Xunzi c'est le cloisonnement, l'organisation, la rigueur, tandis que Zhuangzi c'est le relativisme, le baroque, la pensée du flux. Ainsi donc, malgré tout ce qui le sépare, Xunzi serait plus proche d'Aristote, le classificateur, que de Zhuangzi. Ce que le livre suggère, sans jamais l'assumer pleinement, c'est que ces deux penseurs illustrent deux grandes tendances de la pensée humaine, dans son universalité : celle qui privilégie l'ordre et celle qui estime qu'il convient de laisser libre cours à la spontanéité, plus facilement génératrice de vérités.

En ce qui concerne plus précisément Aristote :

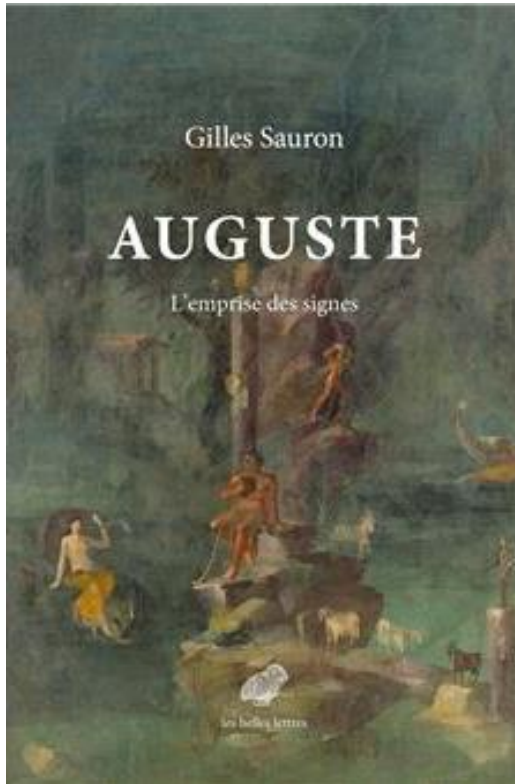
-il y a une sorte de malentendu dans le titre. En effet, il laisse entendre que l'étude concerne tous les aspects du corpus aristotélien, alors qu'il s'agit pour l'essentiel de quelques paragraphes de l'Éthique à Nicomaque. Des questions fondamentales comme le contenu de l'œuvre exotérique, perdue, ou encore de la place de la honte dans la Rhétorique et la Politique sont laissées de côté, même s'il arrive à l'auteur de reconnaître que d'illustres philosophes font un choix contraire au sien (voir la référence à Gisela Striker, p. 32, n. 24).

-la lacune la plus importante concerne cependant le concept de *prohairesis*, de plus en plus central dans les études aristotéliennes et dont il n'est que trop brièvement question dans les p. 87-88 et 97-98. La *prohairesis* est le concept déterminant pour la notion aristotélienne du sujet et de sa liberté. Or il n'est que bien peu question de la liberté dans ce livre et le terme lui-même ne figure même pas dans l'index. Or c'est là une question à notre sens essentielle : derrière les notions de honte, d'éducation et de bonheur il y a la

problématique de la liberté du sujet dont on aimerait savoir quelle place elle peut avoir chez Xunzi. À ce sujet, la référence, intéressante, p. 120, à sa préférence pour la monarchie, opposée à la réflexion aristotélicienne, plus libre, sur les régimes politiques, aurait dû être menée beaucoup plus loin ;

p. 98 et s. la réflexion sur le rang intermédiaire de la honte dans l'axiologie est intéressante et juste, mais encore une fois elle est trop restreinte. On aurait aimé savoir ce qu'il y a là de spécifiquement aristotélicien et ce qui appartient à l'héritage platonicien, dont l'évocation tout au long du livre est trop furtive. »

Pierre GROS



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le dernier livre de Gilles Sauron intitulé *Auguste. L'emprise des signes*, Paris, Les belles lettres, 2025, 501 pages, 254 fig. dans le texte. Il s'agit d'un ouvrage exceptionnel qui, à la différence de plusieurs essais récents consacrés au *Princeps*, ne déroule pas sa biographie et son oeuvre politique, mais examine les conditions dans lesquelles il a réussi à inventer un véritable soft power avant la lettre, multipliant les moyens structurels et iconographiques pour dominer les esprits, tout au long de son très long règne. S'appuyant sur une exceptionnelle génération de poètes, au premier rang desquels figurent Virgile et Horace, et sur divers artistes plasticiens ou architectes créateurs qui lui étaient acquis, il s'est très tôt présenté comme l'intercesseur d'Apollon sur terre, dont il prétendait qu'il lui devait sa victoire sur Marc Antoine et Cléopâtre à Actium, accompagnant ainsi le retour de l'âge d'or. Déployant cette

exceptionnelle familiarité avec les données textuelles et archéologiques de l'époque, dont il avait déjà fourni une preuve éclatante dans sa thèse publiée en 1994, et sans rien ignorer des études de Diane Favro sur l'application des concepts modernes relatifs à la ville appliqués à l'antiquité, ni de celles de Paul Zanker sur le pouvoir des images, G. S. nous offre ici un éblouissant manuel d'idéologie impériale dont la richesse foisonnante impose, dans les limites de cet hommage, une relation anthologique, mais dont la méthode doit être exposée aussi précisément que possible.

Ce sont en fait toutes les étapes d'un radical changement de décor, depuis le trophée de Nicopolis jusqu'au *Forum Augustum*, que nous pouvons suivre au long de démonstrations qui dans certains cas peuvent paraître un peu subtiles, mais qui en réalité, grâce à un faisceau touffu d'indices convergents toujours clairement exposés qui entraînent la conviction, nous livrent la véritable dimension sémantique de complexes qui mettent tous en spectacle, sous des formes diverses mais complémentaires, la portée universelle d'un nouveau langage ornemental. C'est ainsi qu'une étude des fameux reliefs dits de Medinaceli-Budapest et de l'hypogée de la Porte Majeure donne la mesure, dès le début, des enjeux politico-idéologiques en renouvelant largement leur interprétation. Il en va de même pour les „temples d'or“ et les rinceaux de l'enceinte de l'*ara pacis Augustae*, dont nous retrouvons ici les si stimulantes lectures déjà proposées par notre auteur. Réexaminé dans sa globalité, le Champ de Mars augustéen qui offrait une grande liberté d'aménagement, à la différence de la plupart des autres sites de l'*Urbs*, où Auguste a fait en sorte de conserver, voire de ranimer les plus anciennes traditions tout en les dotant d'éléments inédits qui en enrichissaient le sens, offre ainsi, depuis le Mausolée jusqu'à

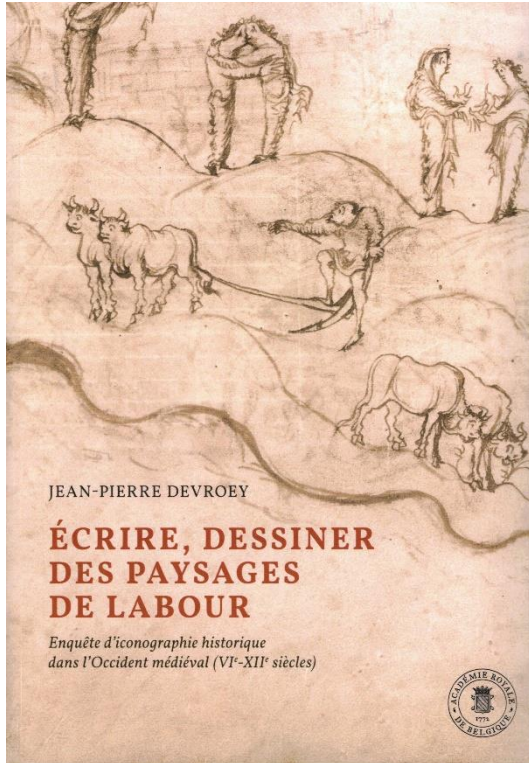
l'*Horologium* et à l'autel de la Paix, un secteur d'expérimentation dont la cohérence globale est pour la première fois pleinement démontrée. Il en va de même pour les théâtres, désormais voués au culte impérial, dont l'architecture est efficacement transformée, et la dramaturgie, grâce à la collaboration de créateurs acquis à sa cause, amplement modifiée dans le sens d'une véritable révolution cosmique. Il en va de même pour le Forum, et pour le temple de Mars Vengeur qui le domine, dont toutes les composantes sont analysées avec une grande acribie, et dont en particulier les masques d'Ammon (G. S. conservant avec raison cette identification contre les hypothèses différentes récemment soutenues), qui s'insèrent dans les *imagines clipeatae* alternant avec les copies des Caryatides de l'Erechthéion d'Athènes, sur l'attique des portiques encadrant le sanctuaire, autorisent une compréhension du complexe sur trois niveaux: d'abord un rappel des deux étapes majeures de la déchéance des Perses achéménides; ensuite le rôle décisif de ce dieu du soleil couchant garantissant la victoire aux armées tournées contre les populations d'au-delà de l'Euphrate; enfin, dans une perspective résolument astrologique, l'affirmation du lien étroit qui unissait Ammon, identifié à la constellation du Bélier et Mars, identifié à la planète éponyme, l'ensemble évoquant sans détour la prééminence de l'Occident, contre les velléités dionysiaques de Marc Antoine et de Cléopâtre.

La mise en évidence d'un phénomène trop souvent ignoré, à savoir la „récupération de la pesanteur“, particulièrement dans le traitement des acanthes du chapiteau corinthien, dont Vitruve donne une description remarquablement actualisée, et dont les chapiteaux de l'ordre extérieur du temple de Mars présentent sans doute la vision la plus canonique, rend sa signification aux choix augustéens, dictés par le souci de s'opposer aux végétaux dionysiaques, et confère aux fameux rinceaux de l'enceinte de l'*ara Pacis* la portée allégorique que G. S. avait été le premier à reconnaître dans des études antérieures, nous l'avons dit, et qu'il replace brillamment ici dans la dialectique si habilement maîtrisée entre classicisme et naturalisme qui caractérise les formes nouvelles.

Se dessine alors l'invention d'un langage universel, dont Rome devient le siège principal, avant son extension à toutes les *civitates* de l'Empire et la diffusion des images de la famille impériale dans de multiples villes de province, d'Orient ou d'Occident. L'art augustéen a en effet hérité de la sculpture hellénistique la pratique de mélanger les styles au sein d'une même oeuvre, comme le prouve déjà l'extraordinaire collection d'Asinius Pollion, dont la description de Pline l'Ancien, souvent mal interprétée, ne permet pas de cerner vraiment le programme, mais dont le temple d'Apollon, près du théâtre de Marcellus, constitue certainement le plus bel exemple. Un détour par l'évolution de la représentation du *Princeps* illustre la rupture introduite dans l'imagerie officielle par ce que G. S. n'hésite pas à appeler la révolution augustéenne, et dont la statue de Prima Porta délivre le contenu. L'adoption progressive dans la sphère privée („L'âge d'or à domicile“) de ces principes de représentation, et la spécificité des thèmes qui s'y inscrivent sont somptueusement illustrées, depuis les fresques de la villa de la Farnésine jusqu'aux décors de la première résidence palatine d'Auguste, et ce qui nous est ici si prolixement et si profondément conté c'est la genèse et la formation de ce que nous appelons le „troisième style“ avec, par voie de conséquence, la „transfiguration du monde“ qu'il implique. Aucun spécialiste de ces premiers temps impériaux n'avait encore restitué avec autant de force et de pénétration ces évolutions décisives, dont le souvenir et, plus précisément l'influence n'ont pas cessé de se manifester, depuis, au long des siècles. L'ouvrage se termine par un regard appuyé sur le conflit entretenu par Ovide, qui n'hésite pas à dénoncer la vacuité de l'esthétique

officielle de la *maiestas* et à lui opposer celle de la *veritas*, qui voit dans l'amour la seule puissance invincible de ce monde. C'est finalement toute l'entreprise de la mystification augustéenne qui se trouve ainsi décryptée, et généreusement mise à la disposition d'un public cultivé avec un savoir toujours accessible dont on ne peut que saluer la grande séduction. »

Dominique BARTHÉLEMY



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Jean-Pierre Devroey, *Écrire, dessiner des paysages de labour. Enquête d'iconographie historique dans l'Occident médiéval (VI^e – XII^e siècles)*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2025. Paris, Éditions du Seuil, 2024, 140 p. Intéressé à l'histoire des paysans du moyen âge dans tous ses aspects, Jean-Pierre Devroey suit alternativement la trace de leurs rêves (avec les imaginaires faiseurs ou empêcheurs de la grêle et du tonnerre, dans son livre de 2024 dont j'ai fait l'hommage à l'automne dernier) et la trace de leurs pas, ici derrière la charrue (ou araire) qu'ils poussent avec effort après l'avoir tout de même aménagée avec habileté. Toutes ces traces sont malheureusement très discontinues mais, à tout prendre, celles du laboureur au travail sont plus nombreuses. L'auteur peut ainsi reprendre

résolument l'analyse du célèbre psautier dit d'Utrecht (produit à Reims entre 820 et 835), car il lève l'hypothèque d'une pure imitation de modèles antiques pour y découvrir dans les détails des observations de la réalité environnante, en harmonie avec les travaux de Tim Ingold et de Guillemette Bolens auxquels il se réfère. La lecture symbolique que les images accompagnent ne les empêche pas de témoigner aussi pour l'histoire des techniques. Il détecte dans le psautier d'Utrecht (fol. 86 r) la plus ancienne représentation connue d'une baratte. Il fait voir outils, attelages et travailleurs comme des sortes de collages sur le motif antérieur, en sorte que, dans les psautiers anglais qui copient à leur manière le psautier d'Utrecht entre le XI^e et le XIII^e siècles il peut déceler des évolutions très intéressantes. Dès le début du XI^e siècle, dans le psautier de Harley, ce sont des rais de labour et un araire manche-sep ; la représentation devient très précise au milieu du XII^e siècle dans le psautier d'Eadwine ou dans le psautier anglo-catalan de Canterbury (1170/1190) et révèle des innovations comme l'assemblage du manche sur dental ou l'articulation du timon au joug des bœufs. Les belles reproductions qui émaillent le livre sont commentées dans des textes substantiels qui ont été imprimés en un violet très tendre, faisant du livre de Jean-Pierre Devroey, en lui-même, un objet d'art agréable à regarder.

Le moment est venu, au chapitre 3, à partir de la p. 53, de souligner la diversité des araires complexes de l'antiquité et du haut moyen âge en rejoignant un courant récent de l'historiographie qui remet en cause le motif d'une « révolution » agricole proche de l'an 1000 qui aurait vu la charrue et le collier d'épaule, pièces décisives, lancer l'essor rural de l'Europe. On sait que cet essor est désormais tenu pour une croissance lente et longue, entre 600 et 1300, durant laquelle les innovations techniques sont nombreuses et adaptées à la spécificité de chaque environnement. Le lecteur de Jean-Pierre Devroey trouvera ainsi une

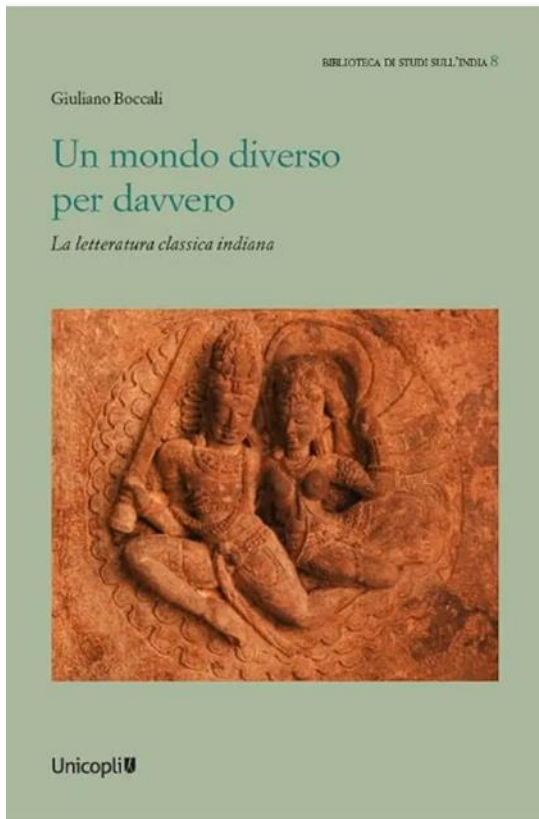
explication lumineuse (p.55) sur les araires dentaux à la romaine du VI^e siècle, visibles dans le Pentateuque Ashbournian, sur l'araire complexe représenté par le psautier de Stuttgart (produit vers 830 à Saint-Germain-des-Prés) avec des bœufs de taille moyenne, qui a fait l'objet d'une expérimentation récente (photographie, p. 59), sur l'araire court que l'on voit sur le célèbre calendrier des mois de Saint-Pierre de Salzburg. La broderie monumentale de la Création à Gérone montre un araire à avant-train, faut-il dire dès lors une « charrue » (p. 62-63) ?

Sur un calendrier de la première moitié du XI^e siècle à Canterbury un attelage de bœufs avec joug de garrot (p. 72), première image d'un long train de labour, ce qui amène l'auteur à un développement sur les corvées domaniales. Une analyse fine de l'inventaire de Fleury-la-Rivière (après 867) complété par une description, en 861, du domaine de Condé-sur-Marne, permet de comprendre que les corvées n'étaient pas seulement modulées selon le statut des terres, mais aussi organisées en fonction de la différence des types de labour selon les saisons. Jusque dans les campagnes françaises du XIX^e siècle, coexistaient diverses forme d'association d'entre les paires de bœufs, la charrue longue n'étant pas la seule possible et adaptée : une séquence de trois trains d'attelage à deux bœufs avait aussi ses avantages, comme le montre encore un labourage nivernais peint en 1849 par Rosa Bonheur (p. 89).

Une conclusion bien fournie revient enfin (à partir de la p.96) sur la variété des solutions écologiques et techniques du haut moyen âge, et l'on devrait pouvoir, par de nouvelles enquêtes, en affiner l'histoire en dépit des lacunes de la documentation qui nous est parvenue. Et le bouquet final de ce beau livre, on pourrait dire de ce feu d'artifice, est constitué par un développement sur les représentations d'Eve à côté d'Adam. On avait vu la première femme tenant un fuseau et même tirant un coutrier à avant-train au moyen d'un collier d'épaule, avant 1138 sur les portes de bronze de Saint-Zénon de Vérone (p. 65), on la revoit sur une frise de la cathédrale de Modène, vers 1100, manipulant un hoyau à deux dents tandis qu'Adam tient un fossoir (p. 120). Dans le premier cas était symbolisée la domination masculine, dans le second c'est une association sur pied d'égalité. Jean-Pierre Devroey procure p. 110 d'autres exemples, des X^e-XI^e siècles, dans le monde byzantin et à Ripoll, d'une association des deux sexes dans le travail agricole. Cependant à partir du XII^e siècle s'affirme en Occident le couple du laboureur et de la fileuse.

Voilà donc une contribution majeure à l'histoire du monde rural, émaillée de remarques très précieuses pour l'histoire culturelle. »

Sylvain Brocquet



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Giuliano BOCCALI, l'ouvrage intitulé *Un mondo diverso per davvero. La letteratura classica indiana*, Milan : Unicopli, 2025.

Ce volume de 368 pages, dans lequel Cinzia Pieruccini (Università degli studi di Milano) et Mario Franceschini (Università di Bologna) rassemblent vingt-et-un des articles et des textes de conférence les plus importants que Giuliano Boccali a écrits au cours d'une période de sa carrière qui s'étend de 1991 à 2024, est conçu comme un hommage à l'œuvre de ce savant, figure de l'indianisme italien. Né en 1946, Giuliano Boccali a enseigné la philologie de 1973 à 1987, d'abord à l'Université Ca' Foscari à Venise, puis à l'Università degli studi à Milan ; il a ensuite exercé comme professeur d'études indiennes, de nouveau à la Ca' Foscari de 1987 à 1997, puis à Milan, de 1997 à 2014, année où il a pris sa retraite.

L'essentiel de son œuvre, considérable, porte sur la littérature de l'Inde classique, principalement en sanskrit, mais aussi en prakrit – or qui dit « littérature », dans le contexte indien, désigne aussi bien la théorie littéraire que les œuvres elles-mêmes, qui lui sont organiquement et indissolublement liées. Giuliano Boccali s'intéresse en effet à ces deux aspects du fait littéraire indien, ce qui l'a amené, tout au long de sa carrière, à étudier des œuvres particulières, des thèmes (mythes, personnages, éléments du paysage, etc.), des genres, des structures (figures de style, etc.), avec une insistance toute particulière sur la nature et la manière dont sa présence anime la poésie et contribue à l'émotion ; car l'émotion, très précisément l'émotion esthétique fondée sur la représentation de tel ou tel sentiment, que l'Inde met au cœur de sa pensée esthétique sous le nom de *rasa*, « saveur », est aussi le fil conducteur de la réflexion de Giuliano Boccali sur la littérature indienne.

Le présent volume reflète à la fois cette variété et cette unité : si la plupart des textes qui y figurent traitent de thèmes étudiés dans le cadre de l'analyse approfondie d'une œuvre précise (par exemple son article le plus récent, « L'immagine delle montagne nella poesia di Kālidāsa », p. 69-92, ou encore ce texte de 1997, « Le immagini del monzone in Aśvaghōṣa », p. 189-204), d'autres s'attachent à un thème spécifique dans l'ensemble de la littérature (« La natura nella poesia indiana classica », 2016, p. 23-39), ou bien portent sur des questions de genre littéraire (« Epica indiana fra *Mahābhārata* e poemi d'arte », 2011, p. 221-241), sur des œuvres particulières (« La *Sattasaī* di Hāla. Per una revisione della letteratura critica », seul texte représentant le prakrit, en l'occurrence la *Mahārāṣṭrī*,

datant de 1991, p. 205-220), sur des structures (« Le metafore complesse nei più antichi testi indiani classici », 2010, p. 326-336).

Une dimension des travaux de Giuliano Boccali est absente de ce recueil, tout en y étant inscrite en filigrane : son œuvre de traducteur, qui transparaît dans l'élégance lumineuse des nombreux exemples traduits qui y figurent. Il a en effet publié plusieurs traductions italiennes de grandes œuvres littéraires de l'Inde classique, comme le *Meghadūta* et le *Kumārasambhava* de Kālidāsa, le *Gītagovinda* de Jayadeva, la *Sattasaī* de Hāla, la *Caurīsuratapañcāśikā* de Bilhaṇa ; il a également réuni des traductions de poèmes ou d'extraits de poèmes dans des anthologies, comme *Poesia d'amore indiana*. Ses traductions, qui ont largement contribué à la connaissance de cette littérature en Italie, sont écrites dans une langue élégante et raffinée, tout en demeurant d'une grande exactitude philologique : en cela, Giuliano Boccali montre une voie que les indianistes se doivent de suivre, puisque l'étude d'une civilisation ne saurait aller sans l'effort de la faire connaître. Ainsi que le remarque Cinzia Pieruccini dans une courte préface intitulée fort à propos « Il fiore e la magia » – titre emprunté au philosophe Abhinavagupta, qui en glorifiant la déesse de la parole définit par ces mots la poésie –, Giuliano Boccali est en somme l'équivalent italien du *sahṛdaya* indien, l'homme de goût, l'amateur éclairé doué d'une exquise sensibilité, qui comprend la poésie et sait au besoin en composer. Car, ajoute-t-elle, pour faire goûter à des lecteurs occidentaux non sanskritistes les beautés de la poésie indienne, il faut être à la fois philologue et poète.

Ce recueil d'articles est un bel hommage à un grand indianiste et à un lettré, et ne peut que contribuer à faire connaître son œuvre non seulement au public des indianistes, mais aussi au public cultivé des amateurs de poésie. »